

Iqbal : un poète qui s'est imposé au monde et au temps

[publication et date non indiquées dans la source]

Deux poètes islamiques ont élevé la gloire des lettres islamiques jusqu'à son propre sommet, et imposé cette même gloire littéraire au temps lui-même : l'un, Iqbal, poète de l'Inde et du Pakistan ; l'autre, Abou al-'Ala', poète des Arabes.

Deux poètes qui se ressemblent d'aussi près que deux poètes puissent se ressembler, et pourtant divergent d'aussi loin que deux poètes puissent diverger. Tous deux sont poètes d'abord, tous deux sont philosophes, et tous deux ont soumis la philosophie à la poésie, et la poésie à la philosophie — et combien il est véritablement difficile de concilier ces deux arts redoutables ! Tous deux se sont adonnés au mysticisme jusqu'à en atteindre l'extrémité même, et tous deux, ensuite, ont rompu avec le mysticisme traditionnel et familier, adoptant pour eux-mêmes une voie particulière au sein du mysticisme que presque personne d'autre n'a partagée avec eux. Tous deux ont affirmé leur propre identité personnelle avec autant de force que possible, et tous deux ont appelé l'homme à connaître son propre être dans son sens le plus vrai, à s'imposer au monde, et à s'imposer au temps, sans jamais se dissoudre en quiconque d'autre, quel qu'il soit. Et pourtant, au-delà de cela, les deux divergent, et se séparent, aussi loin que possible. L'un d'eux — Abou al-'Ala' — passa ses propres jours à regarder vers l'Inde, s'y attardant longuement, y puisant, s'y façonnant véritablement, au point d'adopter, dans sa propre vie, la vie même des ascètes brahmanes renonçants.

L'autre — Iqbal — regardait, plutôt, vers les Arabes, les célébrant, les louant, les prenant pour l'idéal suprême d'une humanité véritablement digne d'exister, de vivre, et de perdurer.

Tous deux croyaient en leur propre identité individuelle, et appelaient les hommes à croire en eux-mêmes. Mais l'un d'eux — Abou al-'Ala' — croyait en sa propre identité d'une foi qui s'acheva dans le désespoir et la négation, s'acheva dans le retrait entier hors des hommes, bien qu'il les eût aimés comme nul ne les avait aimés avant lui.

L'autre croyait aussi en lui-même, mais chercha son propre idéal chez les Arabes, plutôt que de le chercher tout près, en Inde. Il ne se retira jamais, mais détesta plutôt le retrait lui-même. Il ne rejeta jamais la vie, ni ses propres bienfaits, mais en prit plutôt une part raisonnable. Il ne supprima jamais ses propres instincts, comme le fit Abou al-'Ala', mais les géra, les maîtrisa, et les soumit à la règle de sa propre raison.

Ainsi ces deux grands hommes s'accordent-ils d'aussi près, et d'aussi fortement, que deux hommes puissent le faire. Puis ils diffèrent d'aussi loin, et d'aussi décisivement, que deux hommes puissent le faire.

Abou al-'Ala' méprisait les hommes pour une seule idée, plus que pour toute autre. Il les méprisait au plus haut point, car ils se dissolvaient dans leurs propres seigneurs, se dissolvaient dans leurs propres dirigeants, s'asservissaient eux-mêmes aux rois et aux princes. Il était véritablement soucieux de faire sentir aux hommes qu'ils devaient se tenir en bien plus haute estime qu'ils ne le faisaient, qu'ils devaient affirmer leur propre unité singulière, exactement comme ils affirment l'unité singulière de leur propre Seigneur :

*Sois singulier, car Dieu, ton propre Seigneur, est Un —
et ne désire jamais la compagnie des dirigeants.*

Abou al-'Ala' voulait donc que les hommes prennent véritablement conscience d'eux-mêmes, connaissent leurs propres droits, imposent leur propre identité au monde, et s'élèvent au-dessus de la soumission et de l'effacement de soi. Il reprochait aux princes, reprochait aux rois, les considérant comme des tyrans et des criminels :

*Je me suis lassé de demeurer ici — combien de temps devrai-je vivre
parmi un peuple
dont les propres dirigeants commandent ce qui ne sert pas son propre
bien !*

*Ils ont fait tort à leurs propres sujets, se sont permis toute manœuvre
contre eux,
et ont trahi leurs propres intérêts, alors qu'ils étaient censés les servir.*

Mais rien de tout cela ne rendit plus facile, pour Abou al-'Ala', de vivre parmi les hommes comme ils vivaient eux-mêmes. Il vit que la vie sociale, en son époque, ne pouvait jamais se redresser pour lui, sinon en reniant son propre être, et en devenant un simple serviteur, comme tant d'autres serviteurs qui dominaient et s'humiliaient à la fois, devant les rois et les dirigeants — alors il s'exila entièrement du monde, se confina

dans sa propre maison, et y demeura, sans jamais en sortir, pendant cinquante ans, ou presque cinquante ans.

Iqbal, en revanche, croyait en sa propre identité individuelle d'une foi tout aussi forte que celle d'Abou al-'Ala' — mais ne se contenta jamais de simplement croire en lui-même, et de s'arrêter là, satisfait de lui seul, indifférent à raviver ce même sentiment d'identité chez tous les autres. Il fut, plutôt, véritablement constructif : véritablement soucieux de croire en lui-même, et d'amener les autres à croire en lui également — de croire en sa propre identité, et d'entraîner les hommes avec lui, non seulement au Pakistan et en Inde, ni dans le seul monde islamique, mais dans le monde humain tout entier. Il était soucieux de fonder la vie humaine elle-même sur la propre croyance de l'individu en lui-même, et sur le fait que l'individu s'impose à la vie, plutôt que de s'y soumettre, se dissolvant dans telle ou telle de ses apparences passagères. Il demeurerait, en même temps, entièrement cohérent avec cette même position philosophique redoutable : il était aussi profondément social que puisse l'être un homme, dévoué au bien collectif, passant sa vie entière comme guide, enseignant, conseiller, appelant le monde islamique, et l'humanité elle-même, à se tenir en véritable honneur, afin d'être honorée parmi les hommes, et honorée au sein même de la vie. Et pourtant, il tenait, en même temps, que cette même vie, où l'homme se montre sincère envers l'homme, conseille l'homme pour l'homme, et aide l'homme pour l'homme, ne peut jamais se redresser, ne peut jamais véritablement réussir, ne peut jamais porter son propre fruit, sinon une fois que l'homme se sépare de l'homme, et croit posséder sa propre existence individuelle distincte — et que ce même bien qu'il répand parmi les hommes, ce bien dont il souhaite remplir la terre, doit émaner de lui-même, précisément parce qu'il est un individu indépendant, un être distinct, à part des autres, voulant le bien et le faisant émaner de lui-même, délibérément et par son propre choix — non pas comme la lumière émane d'une lampe, sans qu'il y ait, dans cela, nulle volonté propre à la lampe, mais comme la lumière et l'illumination émanent de Dieu Lui-même, car Dieu veut emplir la terre, et emplir le monde, de lumière et d'illumination.

Et ce qu'Iqbal voulait pour l'individu, il le voulait de même pour les communautés, chaque fois qu'il leur était donné de s'unir autour de ces mêmes éléments communs qui, ensemble, forment une seule nation, partageant des intérêts communs, des espoirs et des fins communs, des peines et des besoins communs.

Pour cette même raison, il n'appela à rien avec autant d'insistance qu'il n'appela les musulmans de ce sous-continent que nous nommons l'Inde à se tenir à part comme un peuple distinct — n'appela à rien avec autant d'insistance qu'à ce que les musulmans se distinguent véritablement, tant que subsistaient parmi eux ces mêmes traits unificateurs, tant qu'ils partageaient ces mêmes espoirs, ces mêmes peines, ces mêmes fins supérieures qu'ils avaient tous en commun, imprégnant tous leurs cœurs et toutes leurs consciences à la fois. Ils devaient donc se distinguer, posséder leur propre existence politique et sociale distincte, et se conduire, dans tout ce qui se passait entre eux et le reste du peuple indien, et entre eux et tous les autres hommes en général, à partir d'une véritable volonté de bien, d'une véritable volonté de conseil, d'une véritable volonté de coopération et de solidarité pour faire avancer la civilisation et servir l'humanité — la faisant sortir de cette existence mauvaise et sombre qu'elle vit à présent, vers une autre vie, meilleure que celle-ci.

Il était donc soucieux que l'individu affirme sa propre unité singulière d'être, et que la nation affirme sa propre unité singulière d'être — cette même unité servant de moyen vers une solidarité émanant de la volonté, non de l'instinct, émanant du cœur, de l'esprit, et de la réflexion véritable, de sorte que l'homme puisse être, comme le disait Aristote, un animal social — mais un animal social par sa propre volonté, par son propre jugement et sa propre raison, non par simple instinct, comme le sont les abeilles, ou les fourmis. L'homme est, après tout, le plus noble de tous les êtres auxquels la vie a été accordée sur cette terre, et doit donc s'y distinguer, ses propres individus se distinguant, ses propres nations se distinguant, afin que cette même distinction, accordant à chaque individu sa propre indépendance, et cette même solidarité, permettant à tous de coopérer dans la vertu et la piété, et de ne jamais coopérer dans le péché et l'agression, puissent véritablement se réaliser entre les hommes.

Pour tout cela — pour le véritable souci qu'Iqbal portait à l'identité individuelle, et son insistance à ce que l'homme se tienne véritablement résolu à affirmer sa propre unité singulière, exactement comme Dieu affirme Sa propre unité singulière, à se distinguer, exactement comme Dieu se distingue, à maîtriser la terre que Dieu lui a soumise, et à soumettre la nature que Dieu lui a soumise — certains Européens qui lurent la philosophie et la poésie d'Iqbal, une fois que Nicholson les eut traduites en anglais, s'imaginèrent qu'il était influencé par Nietzsche,

influencé par la doctrine nietzschéenne de l'homme supérieur, le « Surhomme ». Mais Iqbal lui-même répondit directement à ces gens, disant que, lorsqu'il proclama pour la première fois ces mêmes doctrines, il ne connaissait pas Nietzsche du tout, ne savait même pas qu'il existât, sur cette terre, un homme portant ce nom — qu'il ne connut l'Occident, et les philosophes occidentaux, que bien plus tard, après avoir déjà formé sa propre philosophie et sa propre littérature, et après avoir déjà fait progresser cette même philosophie, et cette même littérature, très loin.

Quoi qu'il en soit, ces deux grands poètes — l'islam n'en connut aucun équivalent avant Abou al-'Ala', et nous espérons que l'islam en connaîtra un équivalent de nouveau, après Iqbal. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que l'islam n'a connu l'équivalent de ces deux poètes ni avant Abou al-'Ala', ni dans tout l'intervalle entre Abou al-'Ala' et Iqbal.

Les musulmans eurent besoin de près de dix siècles avant qu'un second Abou al-'Ala' ne surgisse parmi eux. Mais Iqbal fut plus favorisé que son propre homologue, car il vécut en une époque entièrement différente de celle où vécut son propre homologue. Abou al-'Ala' vécut en une époque où les musulmans avaient déjà commencé à s'affaiblir et à décliner — où les éléments non arabes, l'élément turc en particulier, avaient commencé à s'imposer sur les musulmans, et où l'Europe commençait à s'agiter pour envahir l'Orient, dans ses propres campagnes croisées bien connues — si bien qu'Abou al-'Ala' demeurait véritablement amer envers la vie, appelant les musulmans à changer leur propre condition, afin que Dieu changeât la leur.

Iqbal, en revanche, vécut en une époque entièrement différente — une époque où les musulmans, exactement comme nous les voyons aujourd'hui, se trouvaient divisés, alors que c'était leur propre droit de s'unir ; faibles, alors que c'était leur propre droit de se renforcer ; tout en possédant, en même temps, une véritable aptitude et un véritable élan vers la renaissance, la force, la vitalité, et la solidarité. Mais ils faisaient face à des ennemis dangereux, tramant contre eux, leur portant malveillance — ces mêmes colonisateurs occidentaux. Les deux époques se ressemblent donc sous un aspect, et diffèrent énormément sous un autre. Abou al-'Ala' ne connut rien de cette vaste science qu'il fut donné à Iqbal de connaître. Il ne connut rien de cette vaste philosophie qu'il fut donné à Iqbal de connaître. Il ne connut rien de cette immense civilisation matérielle qu'Iqbal put connaître, en acceptant la moindre part, et en rejetant la plus grande.

L'appel des deux hommes demeure cependant un seul et même appel : tous deux appellent le monde islamique d'abord, et l'humanité ensuite, à connaître son propre être et son propre droit, et à imposer les deux, résolument — sans jamais se dissoudre en quiconque d'autre, quel qu'il soit, sans jamais se dissoudre, même en Dieu Lui-même.

Ce qu'Iqbal rejette le plus vigoureusement, et ce qu'Abou al-'Ala' rejette le plus vigoureusement, chez les mystiques, est précisément cette même idée d'anéantissement de soi. Abou al-'Ala' contesta les mystiques longuement, et ne détesta rien de leur doctrine autant que cet anéantissement dans l'Essence divine qu'ils professaient, détestant aussi leur propre manipulation des esprits des hommes. Iqbal, pour sa part, était lui-même un véritable mystique, véritablement ascétique, véritablement attentif à la philosophie la plus élevée, et aux idéaux les plus élevés, sous leur forme la plus magnifique, la plus belle — mais ne souhaita jamais s'anéantir dans cette même grande et redoutable lumière divine. Il croyait, plutôt, que l'homme devait conserver sa propre identité individuelle, devait regarder vers cette lumière, la contempler, et s'adresser à son propre Seigneur comme celui qui Le connaît véritablement, qui souhaite véritablement s'adresser à Lui, et L'entendre en retour — jamais afin de s'anéantir en Lui, de nier sa propre existence, de nier son propre être, et de devenir entièrement perdu dans cette même puissance divine suprême. Il ne voulait pas se perdre lui-même, ni voulait-il que quiconque se perde ; il ne voulait pas que l'homme se dissolve dans l'homme, ni qu'il se dissolve en Dieu. Il voulait, plutôt, que l'homme aide l'homme, se tienne en solidarité avec lui pour le bien, et adore Dieu en Le connaissant, en L'exaltant, mais en reconnaissant son propre être, et en y croyant. Cela, parce que Dieu, lorsqu'Il ordonna aux hommes de L'adorer, ne leur ordonna jamais de s'anéantir en Lui — Il leur ordonna, plutôt, de vivre libres, croyant en leur propre identité individuelle, véritablement indépendants. N'eût été cela, Il ne leur aurait jamais imposé ces obligations mêmes qu'Il leur imposa ; car Dieu n'aurait jamais astreint une âme à prier, à jeûner, à s'acquitter de la zakat, à accomplir le pèlerinage... et tout le reste de ces obligations qu'Il imposa à l'homme. Ces mêmes obligations imposées à l'homme lui furent imposées précisément afin qu'il demeure un individu indépendant — indépendant, ferme devant son propre Seigneur, L'adorant par sa propre volonté libre de L'adorer, et se soumettant à Lui par sa propre volonté libre de se soumettre.

Ce qui est véritablement étrange, c'est que les deux hommes partageaient aussi cette même fascination pour le royaume céleste. Tous deux réfléchirent à ce même miracle relaté dans le Coran — le miracle du Voyage nocturne. Tous deux y réfléchirent, et tous deux tentèrent leur propre voyage nocturne, exactement comme le Prophète lui-même fut porté dans le sien.

Abou al-'Ala' réfléchit au Paradis, réfléchit à l'Enfer, et fut véritablement soucieux de parcourir le Paradis et l'Enfer, d'en devenir un véritable spectateur, et de parler aux hommes du Paradis et de l'Enfer, et de tout ce qui s'y passe — et composa ainsi sa propre Risalat al-Ghufran.

Notre propre ami, que nous honorons et exalons aujourd'hui, insista, lui aussi, pour s'élever dans les cieux, exactement comme Mahomet, paix sur lui, s'y éleva jadis.

Mais les deux hommes ne s'élevèrent dans les cieux que dans leur propre imagination. Iqbal visite les cieux, prenant pour son propre guide en ce voyage un mystique — Jalal al-Din Roumi — visitant la lune, visitant Mars, visitant de nombreux autres astres et planètes ; ce même guide le conduit, un peu comme Dante, au Moyen Âge, parcourait le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire, avec l'ancien poète latin Virgile pour guide tout au long de ce même parcours. Iqbal fit exactement de même — et il semble très probable qu'il n'ait connu Dante que dans la dernière période de sa propre vie.

Quoi qu'il en soit, Iqbal parcourut les cieux, exactement comme Abou al-'Ala' les parcourut jadis. Mais le résultat de ces deux visites respectives se révèle, entre les mains des deux hommes, entièrement contradictoire. Abou al-'Ala' revint de sa propre visite au Paradis et à l'Enfer moqueur, sceptique, sur le point même de rompre entièrement avec la religion. Iqbal, en revanche, revint de sa propre visite croyant, corrigé, véritablement instruit, désireux d'emplir le monde d'admonition et de leçon, après cette même visite à ces mêmes cieux.

Notre propre ami le professeur 'Abd al-Wahhab 'Azzam a consacré un temps considérable, et déployé un effort immense, à nous offrir la vie d'Iqbal, et un ensemble de la poésie d'Iqbal, et continue, encore aujourd'hui, de traduire ce qui reste de sa poésie. Nous lui demeurons redevables de tout ce que nous savons d'Iqbal en langue arabe, une dette qui ne fera que grandir, peu à peu, à chaque nouvelle traduction qu'il ajoutera à celles déjà entre nos mains. J'aimerais que nous demeurions véritablement loyaux, et véritablement dignes envers nous-mêmes. Et le

tout premier droit de la dignité est que nous rendions la vérité à ceux qui la méritent, et que nous nous souvenions d'Iqbal, en acquittement de la dette qu'il nous doit à tous. C'est lui, après tout, qui nous appela vers le bien, et répandit parmi nous cette même conviction — que nous devions nous connaître nous-mêmes, et connaître nos propres droits, et lutter dans la voie de la vérité, du bien, et de la beauté.

Et si nous nous souvenons aujourd'hui d'Iqbal, et l'honorons, et souhaitons que ses propres paroles immortelles puissent véritablement servir, et que tous les musulmans en viennent à être véritablement façonnés par ces mêmes doctrines élevées — si nous nous souvenons aujourd'hui d'Iqbal, et l'honorons, alors je crois que c'est bien le moins que nous lui devions de nous souvenir aussi, et de remercier, le professeur 'Abd al-Wahhab 'Azzam ; car c'est lui qui fut le lien même entre nous et Iqbal.